Nin, Joaquin : *Idées et commentaires* (1912)

*Idées et commentaires* prolonge le discours de Nin amorcé dans *Pour l'Art*. Même thématique, même combat. Mais ici, l'ouvrage, plus volumineux, laisse place à plus d'érudition, à plus de systématisme. Le livre, paru à Paris Chez Fischbacher en 1912, compte 215 pages et se divise en 33 commentaires moraux et sentencieux, chacun placé sous l'éclairage d'une citation d'auteur. Nin en appelle ainsi à Pythagore et à Plutarque, à La Bruyère et à Pascal, à Bossuet et à la comtesse de Ségur, à Fénelon et à Bernardin de Saint-Pierre, à d'Alembert et à Wagner, un ensemble de personnalités historiques fortes, pour justifier ses commentaires sur la musique. Non content d'évoquer ces noms qui font autorité, Nin se réfère à la mythologie grecque, à la sagesse égyptienne, au culte des religions pour montrer la suprême valeur spirituelle de l'Art dans l'histoire de l'humanité. La véritable religion est l'Art et les vrais artistes doivent s'acquitter de leurs rôles de prêtres, de moines, de druides, de bardes, de vestales en sacrifiant leur vie au service de cet idéal qui les dépasse ; en entretenant cette flamme qui éclaire le monde.

Outre la question de l'interprétation musicale, *Idées et commentaires* a le mérite de considérer aussi la création d'œuvres nouvelles desquelles jaillira l'esthétique anticonformiste et authentique que Nin appelle de ses vœux. L’auteur commence par dénouer le traditionnel conflit des Anciens et des Modernes. La question de leur coexistence et de leur interaction doit être présente dans la pratique de l'art, ce qu’Horace signalait déjà : « Quelle est cette manie de séparer les anciens et les nouveaux poètes ? Il y en a de bons et de mauvais : voilà ce qu'il importe de savoir » (p. 30). Et Nin de commenter : « La pensée nouvelle nous procure tous les jours des joies comparables à celles que les grands génies grecs ou latins nous donnèrent en si grande abondance ; mais elle deviendrait odieuse, si elle exigeait de nous le sacrifice de notre amour pour la beauté antique » (ibid.). Selon Nin, il y a en matière culturelle une continuité anthropologiquement fondée : « L'heure actuelle, c'est l'heure de tous, et c'est un anneau de plus à la chaîne de la pensée humaine » (p. 32). Faut-il élire une œuvre nouvelle capable entre toutes de « tenir dans les limites du naturel, de l'humain ; [qui] exprime sans fard ni déguisements une pensée qui, éclose dans la lumière, tient à y rester » ? (p. 69). Sous la plume de Nin, un seul titre surgit : *Pelléas et Mélisande,* l'opéra de son contemporain Debussy. Cette œuvre rejoint « la sobriété et la subtilité des discours de Démosthène » où « ni l'éloquence ni l'énergie » ne sont sacrifiées à la simplicité qui caractérise cette œuvre, « simplicité qui n'exclut pas l'expression [mais] la rend plus vraie. De même la sobriété n'exclut pas l'émotion : elle la rend plus juste » (p. 70).

*Idées et commentaires* s’achève sur la mise au pilori de la vaine esthétique virtuosiste défendue d'abord par Paganini, remise au goût du jour par le « ténor-lion Caruso », (p. 195) ou le violoniste-compositeur Sarasate. Ces pseudo-artistes « décoratifs » et « mondains » (p. 221) ont été avantageusement remplacés par ces compositeurs vrais, bien trempés que sont Debussy et Ravel qui même en s'amusant « à composer quelques "espagnolades" d'ailleurs très réussies » font encore une musique foncièrement française alors que brille sur leur "âme" des « reflets hispaniques [...] sans sortir des bornes de l'art pur » (p. 207).

Claude DAUPHIN

15/04/2019